



Le professeur André Guillaumin et la mission franco-suisse de botanique en Nouvelle-Calédonie (1950-51)

Jean-Yves Meunier, François Tessereau

► To cite this version:

Jean-Yves Meunier, François Tessereau. Le professeur André Guillaumin et la mission franco-suisse de botanique en Nouvelle-Calédonie (1950-51). Bulletin de la société d'études historiques de la Nouvelle-Calédonie, 2017, 193 - 4 trimestre 2017, pp.56-77. hal-01795648

HAL Id: hal-01795648

<https://amu.hal.science/hal-01795648>

Submitted on 28 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le Professeur André Guillaumin et la mission franco-suisse de botanique en Nouvelle-Calédonie (1950-1951)

par Jean-Yves Meunier & François Tessereau

Résumé - Le récit de la mission du professeur André Guillaumin en Nouvelle-Calédonie (1950-1951), resté inédit jusque là, est donné précédé d'une biographie de cet immense botaniste qui fut le meilleur connaisseur de la flore néo-calédonienne en son temps.

Summary - The narrative of the mission of professor André Guillaumin in New Caledonia (1950-1951), remained unpublished to there, is given preceded by a biography of this immense botanist who was the best connaisseur of his time of New Caledonian flora.

Introduction

Grâce à M. François Tessereau, petit-fils du professeur André Guillaumin, et son désir de faire partager ce témoignage écrit par son grand-père et resté inédit, nous pouvons donc donner au public le récit de cette grande expédition menée avec la Suisse pour approfondir l'étude de la flore néo-calédonienne. Le professeur Guillaumin était, à cette époque, le meilleur spécialiste de la flore de l'île qu'il ne connaissait pourtant que par la consultation et l'étude des innombrables parts d'herbier du Muséum National d'Histoire Naturelle (M.N.H.N.) et d'autres institutions scientifiques.

Avant-propos

André Guillaumin souhaitait faire une mission en Nouvelle-Calédonie depuis longtemps afin de connaître *in vivo* et *in natura* l'extraordinaire flore de cette île lointaine dont il n'avait qu'une connaissance livresque et de laboratoire par l'examen, depuis 1909, de très nombreux *exsiccata*, c'est-à-dire les plantes desséchées conservées en herbiers (Morat, 2010 ; Schmid, 1976). Mais, faute de crédits et de moyens, il n'avait pas pu réaliser son souhait, les trajets vers cette île lointaine étant chers et très longs à l'époque.

Comme le souligne le R. P. O'Reilly (1980) : « Il a consulté et comparé tous les échantillons d'herbier de cette région, lu tout ce qui a été publié sur cette île extraordinaire ». Aussi, quand la mission suisse de Baumann & Hürlimann fut décidée et financée, il parut éminemment légitime et souhaitable que ce fut le professeur Guillaumin qui en prit la tête eu égard à

son immense connaissance de la flore de cette terre qui abritait tant d'espèces endémiques et remarquables à bien des égards (McKee, 1966). Le professeur Albert Ulrich Daniker (1894-1957) de Zürich lui proposa donc de prendre la direction de cette expédition qui devint franco-suisse avec Marcel Gustav Baumann-Bodenheim (1920-1996) et Hans Hürlimann (1921-2014). Elle fut organisée par le curateur de la Donation Georges et Antoine Claraz (Zürich) en collaboration avec le M. N. H. N. (Hürlimann, 1953). Ainsi, quelques mois après le passage en Nouvelle-Calédonie de Miss Evelyn Cheesman (Meunier, 2017) qui herborisa aussi en plus de ses recherches entomologiques, ce fut l'arrivée de cette grande mission dirigée par ce très éminent botaniste et naturaliste (Anonyme, 1949, 1950 & 1951).



Portrait du professeur André Guillaumin au M.N.H.N. par Robert Doisneau en 1943

Les Néo-Calédoniens qui l'accompagnèrent dans ses tournées, et notamment Luc Chevalier, ne purent que rester bouche-bée devant le savoir immense de cet homme qui, parmi les espèces connues de la science, pouvait mettre un nom scientifique sur un très grand nombre de plantes rencontrées, sans pourtant les avoir jamais vues dans la nature (McKee, 1983). Il rassemblera plus de 20 000 spécimens et 12 000 parts d'herbier (O'Reilly, 1974 & 1980) au cours de cette mission de près de 8 mois (29-09-1950 au 26-05-1951). Il arrivera par le *Sontay* des Messageries Maritimes et repartira par le *Chang Ch01v*, un cargo mixte anglais.

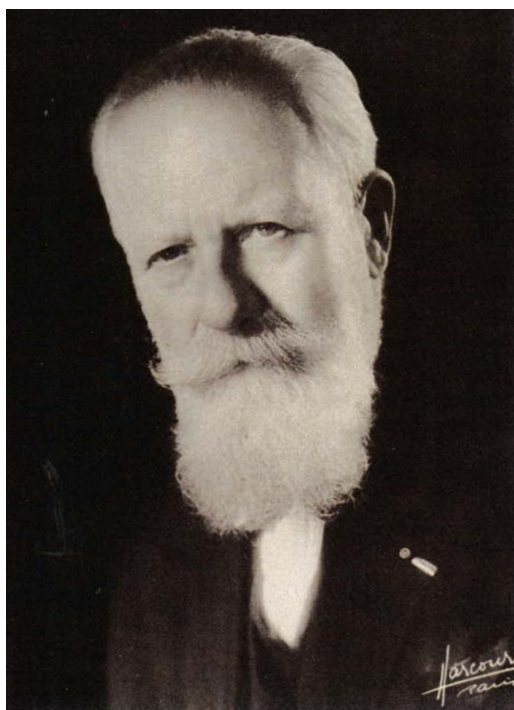
Éléments biographiques

André Louis Joseph Edmond Armand Guillaumin naquit le 21 juin 1885 au lieu-dit Bois-Méan, commune d'Arrou (Eure-et-Loir). Son père, Armand Guillaumin, est propriétaire et futur maire de Thiron-Gardais et Marie Amélie Busson, sa mère, est sans profession. Ils s'étaient mariés à Arrou le 07 mai 1884. André Guillaumin passera sa jeunesse à Bonneval puis entrera en sixième à Paris chez les Jésuites au petit collège, 38, rue de Vaugirard.

Il sera bachelier à 18 ans puis licencié ès-sciences naturelles en 1906. Il publie sa première note scientifique en 1907 alors qu'il n'a que 23 ans.

Il devient préparateur au M.N.H.N. en 1909 alors qu'il effectue sa thèse de doctorat au sein de cette vénérable institution. La même année il obtient la médaille de bronze de la société nationale d'acclimatation. Il sera Docteur ès-sciences l'année suivante et soutiendra son mémoire le 17 janvier 1910 sur les structures et développement des Burseraceae.

Sa famille était fortement ancrée dans ces terres de Beauce et du Perche et il revenait fréquemment dans la grande maison familiale de Thiron-Gardais (Eure-et-Loir, arrondissement de Nogent-le-Rotrou) dont son père avait héritée à la mort de sa propre tante, Aurélie Gallot, le 24 juin 1906. Les retours à Bonneval étaient plus rares.



Portrait du professeur André Guillaumin par le célèbre studio Harcourt à Paris



Vitrines au domaine de Thiron-Gardais du temps d'André Guillaumin avec diverses collections entomologiques, malacologiques et ornithologiques constituées par son père Armand qui naturalisa aussi les animaux exposés

Co/L François Tessereau

La grande guerre arrive et il sera officier de réserve avec le grade de sous-lieutenant en 1914 pour finir capitaine en 1917. Il participait au commandement du 102^{ème} régiment d'infanterie et fut deux fois blessé, en 1914 et en 1916. Il obtint 4 citations, une lettre de félicitations du ministre de la guerre et deux témoignages de satisfaction du gouverneur militaire de Paris. Il sera décoré de la croix de guerre avec trois étoiles d'argent et une de bronze. Malgré le conflit, il est lauréat de l'Institut de France et obtient le prix de Coincy en 1917 décerné par l'Académie des sciences alors qu'il est lieutenant et qu'il se bat dans la région de Verdun. Ce prix se rapporte à ses travaux sur les Burseraceae.

Démobilisé le 03 mars 1919, il revient au Muséum et sera nommé assistant cette même année. Il sera fait Chevalier de la Légion d'honneur à titre militaire en 1920, officier d'Académie en 1921 et chevalier du Mérite agricole en 1923. Il obtient la médaille d'argent de la société nationale d'acclimatation en 1924.

Il est fait officier d'Instruction publique en 1926 et devient sous-directeur du laboratoire de culture du Muséum en 1927 et sera le représentant de cette institution lors du IX^{ème} congrès international d'horticulture à Londres en 1930.

Cette même année il est de nouveau lauréat de l'Institut de France avec le prix Gay décerné par l'Académie des sciences pour ses travaux sur la flore néo-calédonienne. Il deviendra titulaire de la chaire de culture en 1932 et le restera toute sa vie professionnelle jusqu'à sa retraite prise le 30 septembre 1956.

Il devient président de la société botanique de France le 11 janvier 1935 et en 1937 il est fait Officier de la Légion d'honneur, toujours à titre militaire.

Lors de la seconde guerre mondiale il sera commandant de réserve en 1939 et affecté aux services intérieurs. Il se porta volontaire pour rejoindre son 102^{ème} régiment d'infanterie « reconstitué » et repartit aux avant-postes dans ce qu'on appela la drôle de guerre. Il sera major de la garnison de Mézières et subira deux mois de captivité. Il sera démobilisé le 23 août 1940.

En 1945 il fut lauréat de l'Institut de France pour la 3^{ème} fois, avec la fondation Millet-Ronsin, pour ses travaux sur la Nouvelle-Calédonie.

Après avoir quitté, suite à la cessation de ses activités professionnelles, son splendide appartement de fonction du pavillon Chevreul au 57 de la rue Cuvier, il partit habiter avec son épouse un trois pièces dans le 13^{ème} arrondissement parisien. Mais il revenait passer les congés estivaux dans la splendide propriété familiale de Thiron-Gardais.

Cette grande demeure est un ancien collège royal et militaire construit au 17^{ème} siècle et accolé à l'abbaye bénédictine de la Sainte Trinité de Tiron (sans h à l'époque) fondée en 1114 par Saint Bernard de Tiron (1046-1117) et donc riche d'une histoire presque millénaire.

Henri de Bourbon-Verneuil confie la création du collège aux bénédictins de Saint Maur en 1629 pour y dispenser un enseignement religieux et c'est Louis XVI qui transforma le lieu en collège royal et militaire par un édit de 1776 afin d'y former l'élite des officiers. Napoléon Bonaparte avait même obtenu une bourse du roi afin d'y faire ses études mais il n'y vint pas à cause de son père qui l'envoya finalement rejoindre son frère Joseph au collège militaire de Brienne dans l'Aube.

C'est le célèbre animateur Stéphane Bern, passionné et défenseur du patrimoine français, qui racheta le domaine en 2013 pour le restaurer et en faire un lieu de mémoire (Couratin, 2013). Le musée entouré de ses jardins paysagers a maintenant ouvert ses portes depuis le 06 juillet 2016 après deux ans et demi de travaux (Verdot-Belaval, 2016).

En octobre 1952 André Guillaumin fit une conférence au sein de l'association « Les amis de Bonneval », dont il devint président en 1961, sur sa mission en Nouvelle-Calédonie.

Il décéda près de Paris à Athis-Mons dans l'Essonne le 29 mai 1974 à près de 89 ans et fut inhumé en terre beauceronne à Bonneval près de ses ancêtres (O'Reilly, 1955, 1974 & 1980; Pisier, 1983).

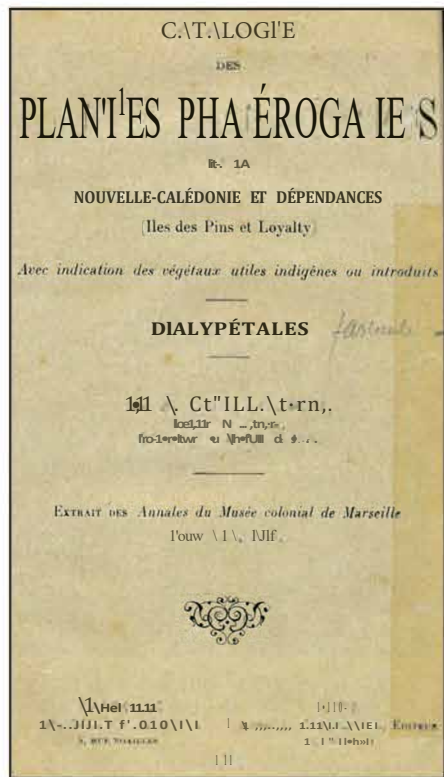
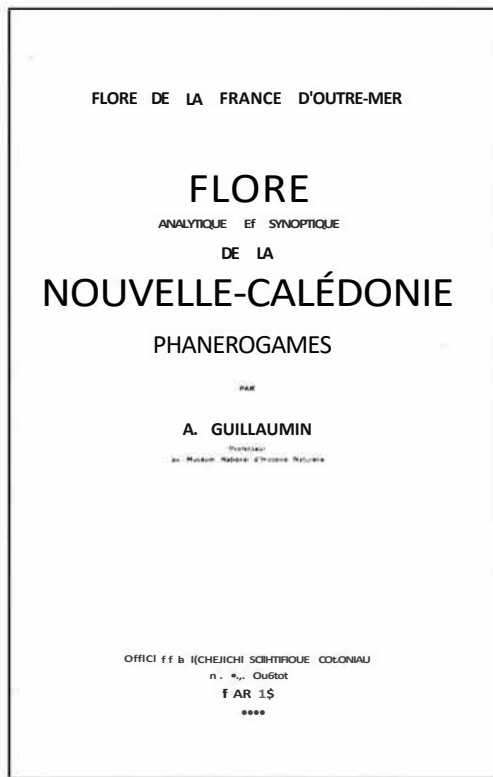


Domaine de Thiron-Gardais et l'abbaye bénédictine en arrière-plan (Eure-et-Loir)

Au M.N.H.N., il fut chargé, dès 1909, du classement des herbiers des plantes de Nouvelle-Calédonie (Schmid, 1981). Il poursuivra ce travail jusqu'à sa mort et publiera plus de 250 notes et articles sur la flore indigène et endémique néo-calédonienne ainsi que des travaux sur les plantes introduites. O'Reilly (1980) parle de 318 notes ou mémoires mais si on se rapporte à la liste exhaustive dressée par Hamel (1978) on se trouve bien au-delà de ce chiffre en comptant les ouvrages, les articles, les notes et les notules.

Quelques grandes contributions émergent comme son « Catalogue des plantes phanérogames de la Nouvelle-Calédonie et dépendances, Ile des Pins et Loyalty » publié dans les Annales du musée colonial de Marseille en 1911 ainsi que sa « Flore analytique et synoptique des phanérogames de la Nouvelle-Calédonie » publiée en 1948 par l'Office de la Recherche Scientifique Coloniale (O.R.S.C.). Sans compter l'immense série des Matériaux et Contributions à la flore de la Nouvelle-Calédonie publiés régulièrement dans diverses revues pendant des décennies.

Il donnera aussi de nombreux ouvrages de vulgarisation scientifique comme « Les Fleurs des jardins » qui faisaient partie de l'encyclopédie pratique du naturaliste des éditions Lechevalier (1929 à 1936). « Les plantes cultivées, histoire et économie » chez Fayot en 1946. « Les plantes sauvages » toujours chez Fayot deux ans plus tard. Ainsi que « Lavie des plantes » chez Larousse en 1955 en association avec Fernand & Claude Moreau. Il en écrira la 3^{ème} partie intitulée « Les plantes et l'homme ».



Flore analytique de la Nouvelle-Calédonie, O.R.S.C., 1948 & Catalogue des plantes phanérogames de la Nouvelle-Calédonie & dépendances, Institut colonial, 1911

Enfin, il décrira de très nombreuses espèces nouvelles de cette flore d'une endémicité exceptionnelle et plusieurs taxons portent son nom en hommage à son infatigable travail pendant 65 ans.

Nous pouvons notamment citer dans la Aore néo-calédonienne le *Neoguillauminia cleopatra* (Euphorbiaceae), le *Dacrydium guillauminii* (Podocarpaceae) un des conifères les plus rares du monde, micro-endémique des berges de la rivière des lacs en Province Sud (Anonyme, 1949), *Hunga guillauminii* (Chrysobalanaceae), *C. p. toxarya guillauminii* (Lauraceae), *Syzygium guillauminii* (Myrtaceae) et *Melodinus guillauminii* (Apocynaceae).

De Madagascar nous avons *Commiphora guillauminii* (Burseraceae) et *Angraecum guillauminii* (Orchidaceae). Enfin, de Chine, une *Atalantiaguillauminii* (Rutaceae). Le genre *Guillauminia* A. Bertrand est maintenant tombé en synonymie du genre *Aloe* (Asphodelaceae).

Médailles et citations honorifiques

Médaille de bronze de la société nationale d'acclimatation (colonisation) en 1909
Chevalier de la Légion d'honneur à titre militaire en 1920, officier en 1937
Palmes académiques avec rosette soit officier d'Académie en 1921
Médaille du mérite agricole avec rosette soit chevalier du Mérite agricole en 1923
Médaille d'argent de la société nationale d'acclimatation (botanique) en 1924
Officier d'Instruction publique, médaille avec rosette en 1926

Voyage autour du monde août 1950 - juillet 1951

(témoignage écrit du professeur André Guillaumin)

Il était éminemment souhaitable de voir sur place, à l'état vivant, ces extraordinaires plantes de Nouvelle-Calédonie dont je m'occupe depuis 1909 mais un voyage et un séjour là-bas demandent des fonds considérables (Paris - Nouméa par avion : 320 000 F, par bateau : 161 734 F en 1^{ère} classe et 92 263 F en seconde classe). A.U. Daniker, alors *Privat-Dozent* à Zürich, avait pu le faire, en 1924 - 1925, grâce à la Fondation ... et Clara ... (zurichois enrichis en Argentine). Devenu professeur à Zürich, il pensa y envoyer deux de ses élèves, nouvellement docteurs ès-sciences, Marcel Baumann et Hans Hürlimann et m'offrit, puisque la Nouvelle-Calédonie était terre française et que j'étais le spécialiste de sa flore, de prendre la direction de cette mission franco-suisse. Aux revenus de la Fondation suisse inutilisés pendant la seconde guerre mondiale, je pus y ajouter les subventions que je pus obtenir grâce à mon collègue Rivet : 300 000 F du C.N.R.S., 200 000 F des Relations culturelles du Ministère des Affaires Etrangères (de Bourbon Busset directeur), 50 000 F des Relations culturelles de l'Éducation Nationale, 30 000 F du Muséum, rien de l'O.R.S.T.O.M. et, ultérieurement, grâce à M. Catala, 100 000 F du Conseil général de la Nouvelle-Calédonie ce qui permit à la mission franco-suisse d'explorer la Grande Terre, l'île des Pins et Maré de juillet 1950 à février 1952 et à Hürlimann d'aller jusqu'aux Tonga d'octobre 1951 à janvier 1952 avec W. Strastmann, de l'Université nationale australienne. Mes collaborateurs : Hürlimann et Baumann, accompagné de sa femme Alwientre, de sa fille Toni alors âgée de 2 ans, et de sa belle sœur Mlle Bodenheim arrivèrent à Nouméa, le 16 juillet 1950, sur un bateau hollandais qui avait fait escale à Karachi. Je m'embarquai à Marseille le 5 août 1950 et arrivai à Nouméa le 29 septembre 1950 après 55 jours de traversée et d'escales à Malte, Port-Saïd et le canal de Suez, Djibouti, Colombo, Fremantle et Sydney. Le trajet se fait normalement par le canal de Panama mais il fallait transporter 800 passagers, la plupart émigrant en Australie, avant de gagner Saigon pour y rapatrier en métropole des Français abandonnant l'Indochine.

A Marseille il me fallut attendre trois heures en plein soleil dans une inexprimable cohue, assis sur ma cantine, avant de monter à bord du *Sontgy*, ancien transport de la Légion Etrangère affrété par les Messageries Maritimes. Le confort y était des plus sommaires : une cabine dite de 1^{ère} classe comportait, d'un côté, deux étroites couchettes superposées, de l'autre une troisième avec, au-dessus, un petit hublot d'aération, séparée des deux autres par un étroit espace de 50 cm. avec un minuscule lavabo.

J'occupai la couchette du bas, un Hollandais celle du haut et Pilloux*, industriel d'art à Papeete, celle d'en face (ses deux fils fortement métissés étaient en seconde classe et restèrent à Sydney pour leurs études).

* *ndlr*: René Pailloux

Il n'y a qu'une salle de douches, le bar ressemble à un guichet de distribution de billets dans une gare, seule la salle à manger est convenable mais elle est toujours encombrée de tables et de chaises, par contre, les Messageries Maritimes tiennent à la renommée de leur cuisine.

L'Etat-major comprend: le Commandant Métral (4 galons), le second, le chef mécanicien, le médecin, le commissaire (3 galons chacun), le sous-chef mécanicien (3 galons dont 2 en argent), plus de jeunes officiers (1 ou 2 galons).

En passant entre la Corse, la Sardaigne, et le sud-ouest de la Sicile, on a gagné Malte. On est entré dans le port de Lavalette au milieu de huit navires de guerre ; le canon tonne chaque fois que l'un de ceux-ci arrive au port. Pendant la guerre, la ville a été bombardée plusieurs fois par jour, mais la citadelle des Chevaliers de Malte, creusée dans le roc, est intacte. On comprend que, malgré un siège de sept ans, les Turcs n'aient pu s'en emparer et que Bonaparte, allant en Egypte, ait dit : « Il est heureux qu'il y ait eu quelqu'un pour nous en ouvrir les portes ». On embarque quelque 150 femmes et enfants qui vont rejoindre leur mari ou père en Australie ; l'agent d'émigration fait quelque peu figure de négrier.

Le 12, c'est Port-Saïd, poussiéreuse et sale, où il y a tout de même des Ficus et des Flamboyants bleus (*jacaranda*) dans les rues ; des Levantins de toutes races vous assaillent et les gamins demandent qu'on jette dans la mer des pièces de monnaie qu'ils rattrapent en plongeant au milieu de requins Imaginales.

En cette mi-août, il fait très chaud et on annonce une vague de chaleur. A 12h ½, on fait la queue à l'entrée du Canal que domine la statue de de Lesseps (depuis, détruite par Nasser), les navires se suivent de près et ne peuvent se croiser qu'aux emplacements aménagés à cet effet. La rive asiatique est complètement désertique sans le moindre brin d'herbe tandis que la rive africaine est cultivée aussi bien avec d'antiques attelages qu'avec des tracteurs. Il y a même des arbres le long du canal d'eau douce qui, ainsi que la voie ferrée, longe le canal maritime et ça et là, dans la partie nord, des derricks de puits de pétrole. Le canal a 160 km de longueur.

À la nuit, on arrive à Suez sans s'y arrêter et on longe la presqu'île du Sinaï dont on entrevoit au loin des montagnes quelque peu sinistres. La mer n'est plus d'un bleu intense comme en Méditerranée mais recouverte d'un plancton rougeâtre qui a dû lui valoir son nom de mer rouge. Il y a quelques petits requins et les premiers poissons volants : on dirait un vol de minuscules mouettes venant d'on ne sait où et se dissolvant dans l'espace. Il fait 40° C. dans les cabines, 52° chez les femmes de chambre et 70° sur le pont. Pendant la nuit, on peut rester presque nu sur un transatlantique mais il faut déménager lorsque, à 4h du matin, on vient laver le pont et humidifier les toiles tendues au-dessus avec les lances d'arrosage. Les plus malheureux sont les boulangers qui doivent cuire plusieurs fois par jour pour les quelques

800 rationnaires. Les réservoirs d'eau douce ont été passés au phénol si bien que tout : plats, boissons, café devient presque imbuvable.

Le 17, au soir, on arrive mazouter à Djibouti; la mer est couverte d'une couche d'huile mais on peut voir un grand requin marteau tout au bord du bateau ; l'ère des palmiers en zinc est passée, mais la végétation arborescente est bien pauvre ; les indigènes maigres, aux longs bras et aux longues jambes, loqueteux s'accroupissent comme des chimpanzés. Je renonce à descendre à terre. Quelques Allemands débarquent pour se rendre en Éthiopie.

Après deux jours dans le golfe d'Aden, nous passons au sud de l'île de Socotra et c'est la houle de l'océan indien et la mer est bleue. Passé entre les Laquedives et les Maldives mais sans les voir ; toujours mer d'huile.

Le 26 août, à 13h ½, nous arrivons à Colombo ; les indigènes, d'un blanc immaculé, côtoient des bonzes drapés dans une robe orange avec un parapluie noir et des bonnes sœurs en cornette.

Comme c'était la pleine lune d'août, à lieu à la capitale, Kandy, à 72 milles à l'intérieur des terres, la grande procession annuelle de la dent de Bouddha. Le commissaire de bord y organise une excursion bien que nous devions rembarquer le lendemain au petit matin. La route, excellente mais avec de multiples épingles à cheveux que le chauffeur de taxi prend à toute allure et où on croise des éléphants, traverse successivement des cocoteraies, des rizières, des plantations d'hévéas, de théiers et passe le long du célèbre jardin botanique de Péracenya [en fait jardin botanique de Peradeniya]. J'espérais vivement le visiter mais nous arrivons à l'heure de la fermeture et les grilles se ferment juste devant mon taxi qui était en queue, si bien que c'est justement le botaniste qui ne peut pas pénétrer dans le jardin botanique.

La procession a lieu à la nuit avec danseurs constellés de pierreries, 87 éléphants rutilants d'ornements et de lampes électriques, sous les pieds desquels on étend des tapis. L'assistance est peut-être d'un million car, sur plusieurs kilomètres, il y a de chaque côté, des gens entassés sur 5 à 6 rangs. La route du retour est tellement couverte de voitures qu'il n'y avait plus à Colombo de vedette pour regagner le bateau et avons eu bien du mal à le rejoindre à 4h du matin.

Au passage de l'équateur, c'est le baptême de la ligne.

A Fremantle, le 7 septembre, c'est le premier contact avec l'Australie: il faut rester de 6h à 13h ¼ sur rade pour subir toutes les vérifications de police, de santé (radio, pouls, etc.), de douane et de la mise sous scellés du tabac et des boissons non australiennes. Les quelques heures d'arrêt ne permettent pas d'aller à Perth, la capitale de l'Australie Occidentale. Fremantle est une ville propre où les magasins, surtout ceux de comestibles, sont remarquablement présentés mais toutes les toitures sont en tôle ondulée passée au minium. L'Australie est plus conformiste même que l'Angleterre : comme c'est le samedi, tout est fermé, pas possible de se procurer un timbre-poste.

Un certain nombre d'émigrants débarquent notamment le Hollandais qui partageait notre cabine.

Dès le 11, on se trouve dans la Grande baie australienne : la côte paraît presque inhabitée ; autant qu'on peut en juger, c'est assez montagneux avec peu de forêts en montagne, avec d'immenses étendues broussailleuses, avec de larges clairières de sable nu.

Une naissance a lieu à bord, c'est le Commandant qui fait fonction d'officier d'état civil, l'enfant sera enregistré au prochain Consulat français puis à Paris 1^{er} arrondissement.

Dans la région, la mer a la réputation d'être mauvaise ; d'abord d'huile, le 14 elle devient assez agitée pour que, pendant le repas, le médecin de bord fasse un splendide vol plané au milieu de la vaisselle. On craint un cyclone, tout est amarré et bâché, les canots de sauvetage sont ramenés des portemanteaux sur le pont mais en définitive le cyclone passe devant nous seulement à 25 km/h et la mer revient à 7 alors que le calme est à 6 et la tempête à 9.

Il fait froid (c'est d'ailleurs l'hiver austral) ; on met des tricots, on endure deux couvertures et on fait marcher le chauffage. On aperçoit des cétacés, des albatros et des mouettes, les unes noires, les autres tachetées.

Par le détroit de Bass, entre la Tasmanie et l'Australie où nous passons le 18, on entre dans l'Océan Pacifique et la température remonte.

Le 19 septembre, nous arrivons à Sydney où nous faisons escale jusqu'au 24, étant amarrés à l'entrée du port juste à côté du jardin botanique qui occupe l'emplacement de la première ferme créée en Australie; au milieu du port se trouve le fortin où on groupait les convicts.

Le reste des émigrants nous quitte ainsi que le bizarre colonel, d'origine écossaise et ayant commandé un régiment en 1918, maintenant sujet britannique et qui rejoint la Nouvelle-Zélande avec ses enfants et ses petits-enfants.

Sydney, d'abord Port Jackson, est une belle ville, très propre avec de hauts buildings groupés et des bungalows dispersés dans le bush. Ses nombreux ports s'étendent bien au delà du célèbre pont construit par Eiffel qui, d'une seule arche, franchit la baie, donnant passage à une autoroute à six voies, à deux voies ferrées, deux voies de tramway, deux trottoirs pour piétons et sous lequel peuvent passer les plus gros navires.

Comme dans toute l'Australie, les syndicats sont rois, c'est ainsi que les dockers qui arrivent en chapeau et en gants ne voulurent pas charger des pommes de terre parce que leur infirmier diplômé avait déclaré que ça sentait l'ammoniaque dans la cave (à cause d'un réfrigérateur marchant à l'ammoniaque). Un docker gagne au minimum 28 000 F par mois, 4 800 F pour travailler le samedi, 11 300 F le dimanche.

Dès le 20, je suis allé au jardin botanique de près de 67 ha. riche en palmiers et en fougères arborescentes où le directeur m'a reçu. Le 21 son

second, Mair, et Mac Kee, de l'université, m'y ont piloté et ce dernier m'a fait visiter l'exposition d'horticulture au profit de la Croix-Rouge consistant presque exclusivement en plantes ornementales sauvages. Le 22, en ferry boat, je suis allé de l'autre côté de la baie voir le zoo où il y a un bassin marin avec squales, tortues, etc... et sur la plage qui est immense mais dont une faible partie seulement est réservée aux baigneurs, sous la surveillance de veilleurs qui signalent du haut de miradors, par un coup de sirène, la présence de requins.

J'ai pu aussi observer à 15 - 17 km du centre de la ville la végétation naturelle : eucalyptus de petite taille disséminés sur un bush de 2 m au plus, d'arbustes à feuilles épaisses, piquantes, fleurs éclatantes surtout rouges, sans herbe, sans ombre, sans humus, de sable blanc et des blocs de grès. J'ai pu visiter l'université sous la conduite d'un étudiant en dentisterie; déjeuner chez Mair, dîner chez les Mac Kee dont le bungalow est au milieu de la végétation sauvage ; quand il y a 3 ou 4 pavillons, on y fait une percée et ce sera une rue.

Le 23, j'ai pu aller à la messe à la cathédrale Ste Marie tout à fait semblable à la cathédrale anglicane St Andrew.

Le 24, on s'est embarqué pour la dernière étape avant la Nouvelle-Calédonie ; il n'y a plus qu'une trentaine de passagers noirs et un jaune, boy des officiers ; on a chargé deux caisses contenant six vaches et un taureau de la taille des vaches bretonnes mais sans cornes. Je profite du dernier jour de traversée pour demander au chef mécanicien, qui sort des arts et métiers, à visiter la chaufferie.

On dit que de loin la Nouvelle-Calédonie avec ses montagnes sombres et son récif barrière sur lequel se brisent les lames venues du large, ressemble à un poisson dont le dos émergerait de l'écume et cette image est très exacte.

Et, le 29 septembre, après 55 jours de voyage, c'est l'arrivée à Nouméa (d'abord « Port de France ») où m'attend Bugnicourt, le directeur de l'I.F.O., qui m'emmène à l'Anse Vata, faubourg de Nouméa, à 4 km du centre ville, où est mis à ma disposition un bungalow ayant servi à un médecin du camp que les Américains y avaient installé. C'est sous les cocotiers, à 50 m. d'une plage de sable fin, Bugnicourt et les Catala en occupent d'autres voisins, les Baumann, Hürlimann et Strastmann ainsi que les membres de l'I.F.O. dans d'autres un peu plus loin; entre, il y a les bureaux, les magasins, les garages et les laboratoires de l'I.F.O. C'est le calme parfait : le ciel est bleu, la mer aussi bleue, sans une ride, d'où émergent des récifs bruns et des îlots coralliaires cerclés d'un sable un peu rougeâtre à végétation d'un vert bronze. Comme on est près de l'équateur, le jour a toujours la même durée: à 18 h 30, après le défilé des voitures sur la route côtière, la nuit tombe tout d'un coup et les sommets de la chaîne centrale qui atteignent 1600 mètres prennent des teintes violettes.

A l'Anse Vata se trouve aussi le siège de la Commission du Pacifique Sud où sont représentés la France, les États-Unis, l'Angleterre, l'Australie, la Hollande et la Nouvelle-Zélande.

Blancs et indigènes sont sensiblement aussi nombreux, ces derniers surtout cantonnés par tribus sous l'autorité de petits et de grands chefs ; mais, dans ces réserves, leur nombre, longtemps en diminution, augmente maintenant si bien qu'ils y seront à l'étroit. Ce sont des Mélanésiens, noirs, à arcades sourcilières saillantes et menton fuyant comme l'homme de Neandertal, à cheveux « en vadrouille » ; ils sont métissés de Polynésiens sur la côte Est et surtout aux îles Loyalty.

Les hommes sont bien bâtis et s'habillent comme les Blancs : short et chemise; mais, les femmes, même jeunes, sont affreuses dans leurs robes « mission » serrées au cou et aux poignets.

Si les canaques, au début du XIXème siècle, étaient encore à l'âge de la pierre polie et ont encore mangé un milicien tahitien lors de la révolte de 1917, ce sont maintenant des gens aimables et serviables, tous alphabétisés, pour moitié catholiques et protestants. Ils cultivent des plantes vivrières, des cocotiers, des caféiers, élèvent peu de bovins mais ont de bons chevaux.

Les Blancs (quelque 20 000 à Nouméa), originaires de tous les pays, exercent des professions variées : il y a de grands magasins à Nouméa, mais tous sont en même temps éleveurs, mineurs ; il y a des exploitants forestiers. Des maisons, notamment Ballande, sont de véritables trusts vendant de tout, gérant des banques aussi bien que des boulangeries ou des boucheries et possédant d'immenses propriétés.

Il y a de nombreux jaunes : des Indochinois (qu'on appelle des Chinois) et des Javanais engagés pour les mines, mais ils regagnent leurs patries petit-à-petit. Pas de Chinois ; seule la famille Song, d'origine chinoise, est naturalisée française depuis longtemps; l'ancêtre y était berger de Paddon. Avant la dernière guerre, il y avait de nombreux Japonais, maraîchers sur les routes convergeant vers Nouméa, ou contremaîtres dans la mine de fer de Goro, mais ils ont été rapidement séquestrés ; il est d'ailleurs presque sûr qu'ils constituaient une cinquième colonne.

D'ici le 30, c'est la visite officielle au Gouverneur Cournaire ; le 1er octobre, herborisant au *Ouen Toro* où nous retournerons le 8, je vais à la grand-messe à la Cathédrale de Nouméa à 10h où le gouverneur arrive, fanion déployé à son auto; il y a messe à 4h 45 et à 7h. Le 2, j'irai rendre visite au maire, M. Sautot, qui a été gouverneur au temps du ralliement à la France Libre, et à M. Bonneaud tout puissant Président du Conseil Général.

Bugnicourt m'a procuré un boy javanais mais qui ne viendra faire le ménage que pendant quelques jours ; autrement, je fais popote avec les Baumann chez qui on a transporté le réfrigérateur de mon bungalow. Du 5 au 7 octobre, Baumann, sa femme, son boy javanais et moi allons camper dans le

maquis près du pont de la *Rivière des Lacs* de la route Nouméa-Yaté. Départ à 9h ½ dans le camion qui transporte la viande, le courrier et les passagers (11 au lieu de 6, ce qui nous vaut les récriminations des gendarmes).

Le 15, herborisation au *Mont Koungouan* sur les pentes sud-est du *Mont Mou* ; le 17, dans la *Haute Temba* ; le 19, le *Mont Algaoué* et la haute vallée de la *Thy* dont nous verrons la partie basse le 22.

Du 2 au 4 novembre, avec Luc Chevalier, le grand chef scout de Nouvelle-Calédonie, nous campons à *Oui Ouen* sous la forêt; pendant la nuit, des chiens plus ou moins sauvages emportent, pour les manger, les bananes que nous avons dans notre tente sans qu'on ne s'aperçoive de rien.

Le 8, en compagnie de Baas-Becking, dernier directeur hollandais du jardin botanique de Buitenzorg (aujourd'hui Bogor) à Java, nous herboriserons au pied du *Mont Dore*.

Le 11, tandis que je reste à Nouméa pour les fêtes de la commémoration de l'armistice de 1918, les Baumann, par le *col de Vulcain*, atteignent le sommet du *Mont Humboldt* (1634 m (1618 m actuel)).

Le 16, Mlle Creen, la géodésienne de l'I.F.O., m'emmène à la *Plaine des Lacs*, au *creek Pernod* (nom à cause de la couleur de l'eau).

Les 21, 22, 23 avec Cohic et Dadant, les entomologistes de l'I.F.O., c'est toute une randonnée : *Col d'Amieu*, *Sarraméa* (coucher), *Moindou*, *Théa*, la *Ouaménie*.

Du 26 novembre au 1er décembre, avec Baumann et sa belle-sœur, nous campons au *Mont Anmén* entre le *Col d'Amieu* et la *Table Unio*.

Du 19 au 23, après *Poindala*, nous séjournons au pied du *Mont Ouitchambo* dans la scierie désaffectée de Deventez (*DevambeZ*) où, à la suite de pluie sur les sommets, nous assistons à l'arrivée subite, dans le creek à sec, d'un véritable mur d'eau entraînant rochers et troncs d'arbres; nous gagnons ensuite le *Mont Keféate* et les tribus de *Moréa*) *Kochi* et *Oudjo*.

La nuit de Noël, messe à la cathédrale et réveillon avec les Baumann dans la famille de Luc Chevalier. Le 7 janvier, je vais à la messe à la chapelle du *Receiving*, abri de tôles rondes en attendant que soit achevée l'église du *Vœu*, dominant tout le quartier de l'*Anse Vata*, qui commémore le vœu fait pendant la dernière guerre que la Nouvelle-Calédonie ne soit pas bombardée bien que 500 000 Américains et quelques douze navires de guerre y séjournèrent.

Du 8 au 13, c'est la tournée à *Hienghène* par *Houailou*, *Ponérihouen*, la *Tchamba*, la *Yahoué*, la mission du Père Rouel, la *Haute Hienghène* avec le colonel aviateur qui y a des cafésières. Les Catala partant aux îles Gilbert laissent à notre disposition la Jeep et Baumann passe son permis de conduire.

Le 21, on retourne sur les pentes nord du *Mont Dore* et à la ferme Christman, puis, le 22, grâce au bateau du baron hongrois Brugffy, Hürlimann et moi allons à l'*îlot Maître* ; le petit chien a le mal de mer et saute avant d'aborder alors qu'il n'y a presque pas d'eau : comme c'est un Teckel à pattes très courtes, le requin qui veut l'attraper n'y arrive pas par faute de profondeur.

Entre temps, j'ai présidé la distribution des prix le 15 décembre, fait une conférence aux médecins le 18 janvier et au cercle militaire le 26 janvier.

Le 31, on herborise sur la pente ouest du *Mont Mou*; le gardien du sanatorium est M. Courtot que j'ai rencontré, plusieurs années auparavant, près de la Grande Trappe alors qu'il était en France.

Du 6 au 9 février, nous séjournons à la scierie de M. Dovano au *Coi des Roussettes* et explorons les sous-bois du *Mont Aoui*:

Le 14, nous retournons au *Mont Mou* mais sur le versant sud où Garrigou a sa fabrique de conserves : c'est un type étrange, assez loqueteux, mais il est correspondant de divers organismes scientifiques américains et Heim lui a obtenu les palmes académiques.

Du 21 au 23, nous séjournons chez Lucien et Péri_{gn}on, exploitants forestiers au *Bois du Sud* et à la *Rivière Blanche*.

Le dimanche 25 février, a lieu à *l'île Nou* (maintenant *Nouviiie*) le baptême de la petite fille de Tinvar, le cuisinier de Strastmann et d'Hür^lmann suivi d'une petite réception à la javanaise.

Un cyclone menace d'atteindre la Nouvelle-Calédonie par le nord : le baromètre baisse à vue d'œil, jusqu'à 728 mm., et on est gêné pour respirer comme en montagne ; les vapeurs ont quitté les quais pour aller mouiller sur rade et on ancre solidement les bungalows avec des câbles d'acier.

Au début de la nuit du 26 au 27, c'est une tempête comme je n'en ai jamais vu: le vent tourbillonne, on ne s'entend pas parler, les tôles voltigent, les noix de coco tombent sur les toits avec un bruit de coup de canon, aux fenêtres les panneaux de grillage anti-moustiques sont arrachés. Lorsque le vent faiblit au bout de 18 heures, c'est le déluge mais la tempête reprend de plus belle dans la nuit du 27 au 28. Lorsque le calme est revenu, la température est encore lourde et désagréable; plus d'eau, d'électricité, de téléphone, le sol est jonché de cocotiers arrachés, les palmiers encore debout sont comme plumés, la terre est couverte d'une véritable purée de feuilles hachées. Des ponts ont été emportés, celui de *Houai/ou*, fer et ciment, récemment inauguré est coupé ; à la *Tontouta* l'eau a monté de 14 mètres et la grand-mère de Luc Chevalier, âgée de 94 ans, est restée plusieurs heures accrochée dans un arbre avant de lâcher prise et de se noyer. Ce n'a été pourtant qu'un petit cyclone, pas un désastre.

Le 29, le calme est revenu, je vais avec Strastmann, qui part demain aux Tonga, à la *presqu'île Ducos*, en face de Nouméa, où habitent d'assez nombreux lépreux. Désormais Hür^lmann fera popote avec les Baumann et moi.

Le 5 mars, Castex, le seul entrepreneur de pêche de Nouméa, nous emmène les Baumann, Mlle Creen et moi en vedette aux îles *Page* et *Hugon* dans la *Baie de St Vincent*; le départ est laborieux et, après deux heures d'efforts, il faut une pétrolette ultra-rapide de l'aviation pour nous mettre en marche. Malgré les pilules, les Baumann, anéantis par le mal de mer, passent la nuit à terre tandis que je rentre à bord, et sont incapables de faire des récoltes. Le 6, en rentrant, on s'arrête aux îles *Moro* et *Naté*

Le 13, c'est l'ascension du *Pic des Mousses* au sommet du *Mont Mou* (1200 m) ; les pentes ont été complètement incendiées mais le sommet est couvert de forêts de montagne, denses, sombres où abondent mousses, lichens et fougères translucides.

Le 21, nous retournons au pied du *Mont Dore* ; le 24, nous allons sur la côte Ouest à la *Baie N_{qya}* ; le 29, à la forêt que Lucien exploite vers la *Rivière Blanche*, mais au gué aménagé (ce qu'on appelle ici un pont submersible) de la *Rivière des Pirogues*. Il nous faut attendre, ainsi que les gendarmes, plusieurs heures avant que l'eau ne baisse suffisamment pour ne pas noyer les moteurs.

Le 30, nous herborisons aux environs de l'ancienne mine Anne-Madeleine vers la *Baie des Pirogues* ; le 31, le *Bon Secours* et le *Pic du Pin* et, le 1^{er} avril, la haute vallée du *creek Pernod*.

À la fin de la semaine, les Javanais ont une fête de circoncision qui nous vaut, le 6, un dîner javanais suivi, le lendemain d'une séance de théâtre javanais.

Le 10, nous gagnons *Voh*, mais le pont sur la *Couvelée*, emporté par le cyclone, n'est pas encore réparé, c'est seulement au moment de s'y engager qu'on voit que le tablier manque; on n'a que le temps par un brusque coup de volant, de coucher la voiture au milieu de matériaux apportés pour la reconstruction. Nous gravissons le *Mont Koniambo* et le *Oua Ti/ou* dont Baumann atteint le sommet (1000 m) le 14, tandis que j'explore les collines des pentes ; nous revenons à *Voh* dont nous remontons la vallée, dînons à *Bourail* et sommes de retour à *Nouméa* le 16 à 3h. du matin.

Le 20, nous allons au *Mont Koghi* et, le 27, sur des chevaux fournis et conduits par l'indigène Noël Worémitan, nous partons pour le *Mont Dzumac* par les *Monts Couvelée* ; nous campons près de la source de la *Ouiné* et on laisse en liberté les quatre chevaux de selle et le cheval de bât après avoir obstrué les sentiers de retour, néanmoins pendant la nuit, l'un d'eux parvient à gagner son écurie tandis qu'un autre, dispersant les braises du foyer, met le feu à une partie des récoltes faites en cours de route.

Au sommet du *Mont Dzumac*, nous mettons, suivant l'usage, trace de notre passage dans une bouteille.

Le 9 mai, nous explorons la *basse Couvelée* ; le 10, la vallée de la *Pouéta-Kouré* ; le 15, avec Barrau, alors chef de l'Agriculture, je pars pour *Koumac*, *Poum*, *Londé*, *Ouégoa*, *Pam*, jusqu'où on peut aller en Jeep sur la côte Nord-Est. Sur le *Diahot*, il y a eu un très beau pont, maintenant il reste tout d'une pièce avec le tablier au fond de l'eau d'où émergent les piles comme des colonnes ; il faut traverser en bac. Au retour, j'explore la forêt de *Crève Cœur* et nous sommes à *Nouméa* le 19. Enfin, le 24, avec Luc Chevalier, nous allons à *Thio*, *Nakéry* et *Cana/a*.

Le 26 mai, je m'embarque à 11h. sur le *Chang On211* tandis que Baumann et sa femme sont à *l'île des Pins*.

Le bateau a été construit pour naviguer sur les grands fleuves de Chine aussi a-t-il été aménagé pour compter avec les pirates: les cloisons sont

blindées, à fermeture automatique ; les fenêtres qui ne sont pas de simples hublots ont des barreaux ornementés mais solides, la plage avant du pont est dégagée et on peut y placer un petit canon.

Quoiqu'affrété pour les Messageries Maritimes, l'État-major en est anglais, l'équipage chinois, seul le personnel hôtelier est français.

La cabine que je partage avec un colonel anglais est une vraie chambre avec des lits et des meubles et le salon des premières peut se transformer en chapelle. Il y a d'ailleurs, à bord, deux missionnaires qui rentrent en France : les R.P. Rouel et Bussy.

Par suite des changements de fuseaux horaires, il y a une semaine avec deux mardis pendant laquelle nous côtoyons l'île Matthew et l'île Pystuart qui sont des îlots inabordables et déserts émergeant brusquement des profondeurs de l'océan Pacifique. Dans la nuit du 31 mai au 1er juin, on entrevoit au loin le phare des îles Tonga et, dans l'après-midi du 2 juin, on arrive à Tahiti où je resterai jusqu'au 6.

Les Tahitiens sont physiquement assez quelconques mais si les femmes sont très belles, de teint clair, avec une magnifique chevelure, elles sont complètement amORAles - une femme a pénétré dans ma cabine et s'est couchée sur mon lit pendant que j'étais dedans - et elles échangent leurs enfants dès avant leur naissance. Les Chinois ont envahi le pays, faisant tous les métiers, depuis cireurs de souliers jusqu'à banquiers ; ils ont une école uniquement chinoise sur laquelle flottait *le* drapeau de Tchang Kaï-chek.

De Papeete, Boubée, *le* vétérinaire, m'a emmené voir *le* Jardin Botanique que l'Américain Harrison Smith a créé à Papeari (où depuis a été créé un musée Gauguin) et la côte Est jusqu'à l'isthme de Taravao. J'ai pu ainsi voir de belles cocoteraies, des cultures de vanille et dans la presqu'île, des essais de culture de quinquinas parfaitement réussis.

Pailloux, avec qui j'avais fait *le* voyage Marseille - Sydney, qui dirige, à Papeete, des ateliers d'art de nacre, m'offre un grand tamaraa [repas traditionnel tahitien avec les aliments cuits dans un four enterré] avec dîner et danses dont l'étoile est une splendide métisse de Polynésienne et de Javanais.

Le 6 juin, à 17h, on a quitté Papeete laissant dans *le* port l'avisO *La Grandière* revenant de Corée et, le 18, on a passé l'équateur sans aucune cérémonie au Sud des îles Galapagos. La seule distraction était de voir d'innombrables poissons volants et des tortues que poursuivaient parfois des requins ; mais qu'il faisait bon, *le* soir, de prendre le frais en dégustant une camomille. Nous n'avons aperçu qu'un seul navire, assez loin mais avec lequel on a communiqué par signaux optiques.

Dans la nuit du 21, nous arrivons à Balboa, près de Panama à l'entrée du canal. Nous franchissons la double écluse de Miraflores, l'écluse simple de Pedro Miguel, la tranchée de la Culebra, le lac de Garun, la triple écluse de Garun devant laquelle il faut attendre Sh. avant de déboucher dans l'Océan

Atlantique à Cristobal-Colon. D'un côté de la rue, c'est la ville espagnole, sale, qui ne s'anime qu'au début de la nuit ; de l'autre, la ville américaine, propre, vivante pendant la journée.

Le commandant anglais nous avait autorisés à monter sur la dunette pour mieux profiter de la vue. Empêchant les rios, notamment le Rio Chagres, de se déverser dans la mer, les vallées ont été noyées et il est étrange de naviguer au milieu de la cime d'arbres morts. Les collines sont devenues des îles où la faune s'est réfugiée petit à petit et dont certaines, comme Barro Colorado, sont devenues des sanctuaires scientifiques inviolables. Le canal a 64 km de longueur - 13,70 m de profondeur minimum - 91,50 m de largeur maximum.

La France avait abandonné le creusement du canal de Panama non seulement à cause d'un scandale financier en 1892, mais surtout en raison de la fièvre jaune qui décimait les ouvriers. Les États-Unis n'ont pu reprendre le travail que lorsqu'ils ont pu faire disparaître les moustiques vecteurs de la maladie en grillageant les puits et en recouvrant de pétrole les eaux stagnantes. Actuellement, dès qu'on entend un moustique, on le signale à la première borne de police ; quelques instants après arrive une voiture rouge des pompiers avec un filet pour le capturer.

Lorsqu'en 1915, les Américains ont ouvert le canal, ils ont rendu justice à de Lesseps en apposant une plaque à la Culebra. Maintenant, les écluses, si grandes soient-elles, ne peuvent laisser passer les gros porte-avions et pétroliers. De plus, elles ne sont pas à l'abri de destructions malgré l'étroite surveillance que les États-Unis exercent dans le Canal-Zone et qu'on voit se mettre discrètement en place à la tombée de la nuit.

On a ensuite longé de loin les côtes de Colombie puis du Venezuela ; très au large, la mer est encore toute jaune des boues de l'Orénoque. Le 25 juin, nous longeons Aruba et nous nous arrêtons de 12h. à 18h. à Curaçao pour mazouter. L'île est désertique et, bien qu'il n'y ait aucun puits, ce n'est qu'une immense raffinerie de pétrole ; il vient en totalité du Venezuela ainsi que l'eau potable.

Le 26, nous faisons escale à Fort-de-France de 12h. à 20h. et, le 27 à Pointe-à-Pitre de 8h. à 17h. où les Stehlé m'attendent et m'emmènent à Basse Terre où nous trouvons le Père Quantin et savourons, à l'évêché, le traditionnel punch servi par une Sœur de St-Paul-de-Chartres, noire.

Nous longeons ensuite la Désirade, passons le 7 juillet le détroit de Gibraltar d'où on aperçoit d'un côté Algésiras et de l'autre Tarifa et le 9, nous sommes à Marseille.

Le tour du monde est bouclé ; il s'en est fallu de 26 jours que mon absence ait duré un an.

La Nouvelle-Calédonie est une terre de paradoxes ; située presque sur le Tropique, son climat rappelle plutôt celui de la Côte d'Azur, bien que les rayons solaires, presque verticaux, rendent chaud le milieu du jour où les magasins restent fermés. Il pleut abondamment Jusqu'à 3m dans la *Plaine des Lacs*) mais, à cause d'une évaporation intense et de la perméabilité du sol, s'étend sur la serpentine un maquis xérophile, sans épineux, à jeunes pousses rouges et blanches soyeuses qu'on prend de loin pour des floraisons et, sur le calcaire, surtout sur la côte Ouest, une savane herbeuse parsemée de *niaoulis* petits et tordus. Dans les montagnes, notamment dans le Nord-est et les galeries forestières, les diverses espèces d'arbres sont moins dispersées que dans les forêts tropicales et les géants ne forment pas une voie continue supérieure.

Sur les sommets, on retrouve un maquis mais différent de celui de basse altitude.

Sous les climats tempérés les plantes herbacées sont plus nombreuses que les ligneuses; en Nouvelle-Calédonie, presque toutes les espèces indigènes, même de faible taille, sont ligneuses.

L'endémisme en Nouvelle-Calédonie atteint un pourcentage plus élevé qu'en aucun autre point du globe et les nombreuses espèces d'*Araucatia* sont très caractéristiques, en particulier le Pin colonnaire (*Araucaria Cookii*) [maintenant *Araucaria columnaris*], localisé au bord de mer, qui a d'abord un port conique, dont les longues branches se décortiquent à partir du bas et sont remplacées par des rameaux courts, abondamment ramifiés qui donnent alors à l'arbre un aspect de cheminée d'usine comme l'avait d'abord cru Cook.

Chose unique dans le règne végétal, il y a un conifère le *Podocarpus ustus* [maintenant *Parasitaxus usta*] parasite sur un autre *Podocarpus* [en fait *Falcatifolium taxoides* Podocarpaceae].

Alors qu'Acacias et Eucalyptus abondent en Australie, il n'y a que deux Acacias en Nouvelle-Calédonie et les quelques pieds d'Eucalyptus qu'on rencontre ont été plantés. Le *Lantana camara*, introduit comme ornement, est devenu un fléau, envahissant les espaces libres et gagnant sur la forêt à mesure que sa lisière est attaquée par les feux de brousse. Le Goyavier se répand dans les savanes, dispersé par les bovins qui mangent les fruits et dispersent les graines dans leurs bouses.

La culture du caféier arabica sur la côte Ouest et du robusta sur la côte Est, sous forêt ou sous arbres d'ombrage, est pratiquée par les indigènes ainsi que par les Blancs de même que celle de la banane, des légumes et de l'ananas. Les pommes de terre se conservent mal ; le riz de rizière ou à sec réussit mais la culture de blé est aléatoire.

Les cultures de cotonnier et de canne à sucre ont été abandonnées ; on songe maintenant à celle des oléagineux et, en 1951, une huilerie se montait près de l'Anse Vata.

Au moment de la découverte, il n'y avait, en Nouvelle-Calédonie, comme mammifères, en dehors de l'homme, que la roussette, frugivore, et le rat sans doute introduit. Vers 1864, la femme du gouverneur Guillain introduisit quelques petits cerfs d'Indochine. Ils ont pullulé si bien qu'en 1940 ils disputaient l'herbe aux bovins et qu'on en a exporté annuellement jusqu'à 60 000 peaux; les Américains en ont sérieusement diminué le nombre.

Les bovins vivent en liberté sur d'immenses propriétés entourées plus ou moins théoriquement de barbelés ; ils constituent des hordes de vaches autour d'un taureau. Chaque année, des indigènes à cheval avec de nombreux chiens les poussent dans des enclos terminés par un bassin où les bêtes sont obligées de plonger dans un liquide les débarrassant des tiques qui dévalorisent la peau. Les propriétaires ne se donnent pas la peine de les traire et consomment du lait concentré en boîte importé alors qu'ils ont un troupeau de dizaines de bêtes.

Les oiseaux sont très particuliers notamment le Cagou qui a des ailes normales mais ne vole pas et, à bout de course, s'étend les ailes déployées, à la merci des chiens ; son cri est un aboiement et il ne pond qu'un œuf. Le Merle des Moluques a été introduit et est devenu abondant dans le Sud mais est inconnu dans le Nord.

Les poissons d'eau douce et d'eau de mer sont très abondants mais certains de ces derniers sont toxiques ou causent une maladie de peau quand les « coraux sont en fleurs » c'est à dire quand ils se reproduisent par méduses libres. Quelques poissons de coraux vivent en communauté avec des Ascidies ; d'autres très plats, s'insèrent entre les longs piquants d'oursins.

Comme animaux nuisibles, il n'y a qu'une araignée et une scolopendre ; les serpents marins noirs cerclés de jaune, à queue aplatie latéralement ne sont guère dangereux et les boïdés qu'on a introduits aux îles Loyalty sont inoffensifs.

Il y a des moustiques en abondance surtout en certains endroits mais, chose curieuse, ils ne donnent pas le paludisme bien qu'ils doivent piquer des gens ayant apporté la maladie des Nouvelles-Hébrides [Vanuatu].

La richesse minière est sans pareille : nickel (2ème producteur après le Canada), chrome, cobalt, cuivre, fer d'assez mauvaise qualité, et même de l'or. L'exploitation se fait en surface et les mines sont abandonnées rapidement : la voie Decauville entre la *Baie des Pirogues* et la *Fivière Bleue* ne sert plus et, sur le *Mont Koniambo*, à quelques 600 m. de hauteur, la brousse recouvre wagons et locomotives. Le nickel est embarqué en minerai à *Thio* et fondu en mattes à l'usine *Doniambo*, à *Nouméa*, grâce à l'électricité produite par le barrage de *Yaté*. Le barrage de la *Dumbéa* approvisionne *Nouméa* en eau potable.

L'histoire géologique me paraît se concevoir ainsi: au début du Tertiaire, il existait entre la Nouvelle-Calédonie et l'Australie une terre séparée de cette dernière mais comprenant l'extrême Est du Queensland alors que la Nouvelle-Calédonie actuelle est recouverte par la mer. Progressivement, cette terre s'est effondrée tandis que la Nouvelle-Calédonie émergeait, le mouvement le plus sensible se produisant sur la côte Est, à *Maré* et *Ufou*. La faune et la flore ont petit à petit émigré au cours de ce mouvement de bascule ; ensuite, ont eu lieu des épanchements de serpentine avec gisements miniers notamment de garniérite, roche verte riche en nickel découverte en 1864 par Garnier.

Remerciements

Je tiens à remercier M. Jean-Marie Veillon, botaniste de l'ORSTOM en retraite grâce à qui j'ai pu rentrer en contact avec M. François Tessereau, ainsi que pour le prêt de ses documents personnels. Remerciements aussi à M. Tanguy Jaffré pour ses orientations bibliographiques. Botaniste retraité mais toujours très actif, ancien Directeur de recherches émérite à l'IRD, il a récemment été promu Chevalier de la Légion d'honneur. Je ne saurais oublier dans ces témoignages de reconnaissance Mme Hanka Hensens, responsable du centre de documentation de l'IRD de Montpellier et Isabelle Gasser responsable du centre de documentation de l'IRD de Nouméa pour leur aide dans la recherche bibliographique, ainsi que le personnel du Service des Archives de Nouvelle-Calédonie pour leur compétence et leur accueil toujours chaleureux. Enfin un dernier témoignage de ma gratitude à Mme Fabienne Parizot pour sa relecture attentive.

Bibliographie

- Anonyme, 1949. La Nouvelle-Calédonie et la botanique. *La France Australe* du 26-02-1949.
- Anonyme, 1949. Les conifères de Nlle-Calédonie. *La France Australe* du 09-03-1949.
- Anonyme, 1950. Passagers du Sontay. *Le Bulletin du Commerce* du 30-09-1950.
- Anonyme, 1950. Navigation. *La France Australe* du 30-09-1950.
- Anonyme, 1950. Distribution des prix. *La France Australe* du 09-12-1950.
- Anonyme, 1950. Le Professeur André Guillaumin invite les écoliers en vacances à consulter le grand livre de la nature. *La France Australe* du 30-12-1950.
- Anonyme, 1951. Nous avons fait un beau voyage... *La France Australe* du 24-01-1951.
- Anonyme, 1951. Le Professeur Guillaumin nous quitte. *Le Bulletin du Commerce* du 23-05-1951.
- Collectif, 1990. La science de Doisneau. Hoëbeke, 55 photos, 63 pp.
- Couratin Sébastien, 2013. Stéphane Bern, citoyen <l'Eure-et-Loir. *L'écho républicain* du 25-02-2013.
- Formis Sophie, 1999. Le botaniste du caillou. *Dimanche matin* n° 106 du 22-08-1999.

Guillaumin André, sd. Mes parents. Témoi_g_n age non publié (coll. F. Tessereau).

Guillaumin André, 1911. Catalogue des plantes phanérogames de la Nouvelle-Calédonie et dépendances, Ile des Pins et Loyalty. *Annales du musée colonial de Marseille*, 2 (9) : 77-290.

Guillaumin André, 1948. Flore analytique et synoptique de la Nouvelle-Calédonie, Phanérogames, Paris Larose & Office de la Recherche Scientifique Coloniale, 371 pp.

Guillaumin André, 1911. Histoire des explorations botaniques en Nouvelle-Calédonie et aux îles Loyalty. *Annales du musée colonial de Marseille*, 2 (9) : 83-92.

Guillaumin André & Veillon Jean-Marie, 1969. Plantes des archipels Huon & Chesterfield. *Bulletin du Muséum National d'Histoire Naturelle*, 41 (2) : 606-607.

Guillaumin Jacques, ca. 1994. André Guillaumin, Beauceron et parisien (1885-1974). Un érudit et un savant en sciences naturelles. Professeur de botanique au M.N.H.N. de Paris. Témoi_g_n age non publié de son fils (coll. F. Tessereau).

Hamel Jean-Louis, 1978. André Guillaumin, 8^{ème} et dernier professeur de culture au Muséum National d'Histoire Naturelle. *Revue générale de botanique*, avril-mai-juin 1978, 85 : 200-157.

Hürlimann Hans, 1953. Études sur la structure des forêts de la Nouvelle-Calédonie, Expériences et propositions (1). *Études mélanésiennes*, NS, septembre 1953, 7 : 55-68.

McKee Hugh Shaw, 1966. Les étapes de la connaissance botanique de la Nouvelle-Calédonie. Colloques internationaux du C.N.R.S. n° 144, Phytochimie et plantes médicinales des terres du Pacifique, Nouméa (Nouvelle-Calédonie) du 28 avril au 05 mai 1964: 19-31.

McKee Hugh Shaw, 1983. Les étapes de la connaissance botanique de la Nouvelle-Calédonie. *Bulletin de la société d'études historiques de la Nouvelle-Calédonie*, 54 : 54-44.

Meunier Jean-Yves, 2017. Planète déjà visitée... Il y a 67 ans Evelyn Cheesman prospectait le caillou. *Bulletin de la société d'études historiques de la Nouvelle-Calédonie*, 192 : 17-16.

Morat Philippe, 2010. Les botanistes récolteurs en Nouvelle-Calédonie de 1774 à 2005. *Adansonia*, série 3, 32 (2) : 159-216.

O'Reilly Patrick, 1955. Bibliographie de la Nouvelle-Calédonie, *Société des océanistes*, n° 4, 361 pp.

O'Reilly Patrick, 1974. Notice nécrologique d'André Guillaumin (1885-1974). *Journal de la Société des Océanistes*, septembre 1974, 44: 244-243.

O'Reilly Patrick, 1980. Calédoniens, répertoire bio-bibliographique de la Nouvelle-Calédonie, 2^{ème} édition. *Société des océanistes*, Paris. 417 pp.

Pisier Georges, 1983. Bibliographie de la Nouvelle-Calédonie, 1955-1982. *Société d'études historiques de la Nouvelle-Calédonie*, 34, 350 pp.

Roegiers Patrick, 1999. Robert Doisneau explore la mémoire en riant. *Le Monde* du 07-04-1990.

Schmid Maurice, 1976. La Nouvelle-Calédonie terre d'élection pour les botanistes. *Études mélanésiennes*, NS, février 1976, 26 : 29-23.

Schmid Maurice, 1981. Fleurs et plantes de Nouvelle-Calédonie, Les éditions du Pacifique, Paris, 162 pp. et 224 illustrations couleurs.

Verdot-Belaval Anthony, 2016. Stéphane Bern inaugure sa nouvelle demeure avec le couple Macron. *mis-Match* du 13-06-2016.